Cultures & Conflits
Inédits de Regards sur l'entre deux | 2010

« Mettez des points de suspension »

Entretien

Jorge Luis Borges et Héctor Álvarez Castillo

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/conflits/17821
DOI : 10.4000/conflits.17821
ISSN : 1777-5345

Éditeur :
CECLS - Centre d'études sur les conflits - Liberté et sécurité, L'Harmattan

Référence électronique
Jorge Luis Borges et Héctor Álvarez Castillo, « « Mettez des points de suspension » », *Cultures & Conflits* [En ligne], Inédits de Regards sur l'entre deux, mis en ligne le 15 mai 2010, consulté le 27 août 2022. URL : http://journals.openedition.org/conflits/17821 ; DOI : https://doi.org/10.4000/conflits.17821

Ce document a été généré automatiquement le 27 août 2022.

CC BY-NC-ND
http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/

« Mettez des points de suspension »

Entretien

Jorge Luis Borges et Héctor Álvarez Castillo

NOTE DE L'ÉDITEUR

Héctor Álvarez Castillo avait un peu plus de vingt ans lorsqu'il a fait la connaissance de Jorge Luis Borges en 1984. Il y a eu plusieurs rencontres. Puis, deux conversations enregistrées. Ce matériel a donné lieu à une publication à Buenos Aires dont nous reproduisons quelques extraits inédits en français[1]. Sous le titre « Sólo memoria », Álvarez Castillo met d'abord en scène ses propres souvenirs : sa découverte de Borges et de sa littérature, les circonstances de leurs premières rencontres, ses impressions, leurs aventures dans l'espace intime d'un salon mais aussi dans les rues de la ville. Viennent ensuite les conversations. Le fil va, vient, se perd. Souvenirs d'enfance, évocation d'amis et d'auteurs, échanges divers parfois saugrenus, présence fantasmagorique de Fanny, dame de compagnie. Les fragments que nous présentons – tant des souvenirs d'Álvarez Castillo que des deux entretiens – ont été choisis non pas tant pour ce qu'ils nous disent sur la pensée de Borges, que pour ce qu'ils dévoilent sur sa manière. Manière de dire [2], de voir, de recevoir, de demander, de réfuter, d'interroger, de chercher, de tenir. Telle ou telle chose. Ou mot.

Juste de la mémoire

1 La première image que j'ai de Borges est celle d'un Salon du livre : il est en train de signer des exemplaires de son œuvre. La dernière vision est celle de l'écrivain assis sur son lit, à l'heure de la sieste, après que nous ayons déjeuné et parlé de tant de littérature dont je n'ai plus aucun souvenir. Entre les deux images il n'y a pas dix ans. Dans l'entre-deux, j'ai lu ses livres et par ses livres j'ai connu ceux d'autres auteurs que peut-être je n'aurais jamais abordés ou que je n'aurais connus que plus tard. Au cours de ces années, après un premier sentiment d'ennui – la même chose m'est arrivée avec

Nietzsche, presque simultanément –, j'en suis venu à admirer ses contes et ses essais, que j'ai lus et relus à chaque fois que ma vie a eu besoin du contact salutaire de la littérature(...).

2 Borges a été connu populairement – à supposer que le terme puisse lui être appliqué –, par son oralité, par sa présence, paradoxalement massive, dans les médias au cours des dernières années. Borges était dans les journaux, dans les revues, on lui rendait hommage dans des émissions de radios consacrées à sa vie et à ses fictions, il apparaissait à la télévision – en chair et en os, ou parodié par des tiers –, comme s'il avait été un personnage du *jet set*, un sportif ou un homme politique de premier rang, et non un auteur réputé s'adresser à des minorités (...). Dans ces conversations que nous allons présenter – qui ne sont pas à proprement parler des reportages –, notre Borges n'est pas sans lien avec ce grand protagoniste du monde médiatique tout en restant cet auteur qui, au cours des deux dernières années de sa vie, n'a eu de cesse de chercher le mot juste, de prendre soin des mots comme s'ils avaient été des créatures fragiles demandant toute notre attention pour persévérer à nos côtés. Il est celui qui réclame une *conscience aiguë* à leur égard. C'est pourquoi il me paraît important de signaler que la production du Borges textuel et du Borges oral donne lieu à des œuvres inséparables d'un seul et même artiste (...).

3 On m'a souvent demandé comment j'en suis venu à parler avec Borges. D'un certain point de vue, ça a été simple. Une fois qu'un ami m'a donné son numéro de téléphone, j'ai commencé à l'appeler le matin. Opération que j'ai répétée plusieurs fois, sa première réaction étant fuyante, coupante ; mais avec le temps j'ai fini par gagner sa confiance et de ces conversations téléphoniques nous en sommes venus aux dialogues qui composent cet ouvrage. S'il peut s'avérer important de rappeler de l'origine de cette relation ce n'est que pour prendre en compte que quand on a une forte envie de parler avec quelqu'un – qu'il s'agisse de Borges ou d'un autre – le chemin est ouvert si la décision est ferme (...).

Visite improvisée

4 A la fin de notre conversation du samedi nous nous étions mis d'accord pour que je passe lundi matin chez lui pour aller ensuite au bureau de change (...). Je l'ai appelé vers dix heures et on a fixé un rendez-vous pour midi. Il y avait du soleil, l'été battait son plein mais un petit vent frais rendait supportable la chaleur de Buenos Aires. J'ai sonné. Fanny est venue ouvrir, elle m'a reconnu – sa sympathie à mon égard s'est accrue à chaque rencontre –, et m'a laissé entrer dans l'appartement. Près de Borges il y avait un homme, la cinquantaine, bien habillé et grand – j'ai su ensuite que c'était le médecin. Tous deux étaient assis sur un fauteuil de la salle principale, dos au balcon. En m'entendant, il s'est immédiatement levé en s'aidant avec sa canne, tandis que le médecin, après avoir pris sa tension artérielle et mis fin au contrôle de routine, se retirait en souriant. Nous sommes restés seuls. J'ai eu peur et je lui ai demandé s'il se souvenait de moi : « *oui, oui* » a-t-il dit sans bien comprendre pourquoi je lui posais la question. Il portait une chemise et une cravate et je n'ai rien trouvé de mieux que d'ouvrir la bouche pour lancer un : « *Vous allez sortir comme ça ?* ». Borges a rétorqué sur le champ : « *Comment voulez-vous que je sorte comme ça ! On va penser que je suis fou !* ». Puis, je l'ai accompagné dans sa chambre pour qu'il mette son veston (...).

5 Une fois sur terre [3] il a commencé à me guider, il connaissait parfaitement les rues, les magasins, les dalles, on aurait dit qu'à force de les avoir parcourues il y avait laissé les empreintes de ses chaussures pour de prochains parcours. Nous avons pris à gauche, puis de nouveau à gauche. Je n'oublie pas que rue Marcelo Torcuato Alvear nous avons dû descendre sur la chaussée parce que le trottoir à cet endroit est en piteux état. Une voiture est passée à toute vitesse très près de nous. Ça s'est joué à quelques centimètres, on a bien failli perdre Borges. Arrivés rue Esmeralda, un homme s'est approché de nous, de toute évidence euphorique, pétillant d'affect et d'alcool ; je lui ai donné environ soixante-dix ans. De but en blanc il a demandé à Borges s'il pouvait lui rendre visite, il savait qu'ils étaient voisins, que l'écrivain vivait rue Maipú, à proximité de la Place Libertador General San Martín, mais, selon ses dires, il craignait que la secrétaire ne lui permette pas de le voir. Borges lui a répondu troublé qu'il n'avait pas d'argent pour payer une secrétaire, qu'il n'en avait jamais eue, qu'il n'était pas riche. La visite improvisée au milieu d'un trottoir étroit, à midi, en plein soleil, s'est terminée après que l'inconnu ait indiqué qu'il était d'origine irlandaise. L'homme s'étant éloigné, Borges m'a dit comme en passant, accompagnant les paroles par un léger sourire : « *on dirait que cet homme est alcoolisé* ». Nous avons repris notre chemin (...).

Première rencontre

6 Héctor Álvarez Castillo : Borges, vous êtes un homme qui a été témoin de tout ce siècle...

7 Jorge Luis Borges (*interrompant*) : Eh bien je ne sais pas jusqu'à quel point j'ai été témoin, je suis aveugle depuis 1955, je ne suis pas témoin ; disons que les sens sont des témoins imparfaits et moi plus imparfait encore car je n'ai pas la vue, je ne lis pas les journaux, je ne suis affilié à aucun parti politique, je ne suis qu'un simple écrivain assez ignorant de tout ce qui n'est pas... (*il poursuit sans terminer la phrase*). J'ai essayé de m'intéresser à la philosophie, je m'y connais un peu en littérature, c'est une matière infinie, non ? Mon père était professeur de psychologie, il enseignait à l'Institut *Lenguas Vivas*, il y donnait deux cours par semaine. C'était un très bon professeur, il offrait des livres à ses élèves et à la fin du mois on le payait. Je vous parle de l'année du Centenaire[4]. Après le Centenaire de 1910, chaque fin du mois on lui versait 100 pesos, ce qui était de l'argent à cette époque, maintenant ce n'est rien du tout.

8 Buenos Aires était une ville extraordinairement bon marché, tout était très facile. Je me souviens qu'à la maison nous n'étions pas riches, nous étions cinq et on préparait toujours les repas pour sept ou huit, parce qu'on avait toujours des invités et qu'ils restaient manger. On m'avait appris une chose qu'on n'enseigne plus aujourd'hui, qu'il fallait laisser quelque chose dans l'assiette, même si ce qu'on mangeait nous plaisait beaucoup. Par exemple, si c'était du raisin, il fallait laisser une grappe sans y toucher, parce que sinon on faisait figure d'affamé. Tout était comme ça, par exemple, j'ai connu cela (...).

9 HAC : Dans ce Buenos Aires d'autrefois vous avez connu des personnes telles que Xul Solar [5]...

10 JLB (*interrompant*) : Mais non, c'est venu bien plus tard ! J'ai connu Xul Solar, je vais vous dire, cela devait être en 1925. Nous avons été très amis. Il vivait au 1114 rue Laprida, il avait une bibliothèque extraordinaire, des livres pour moi dans toutes les

langues, une bibliothèque splendide. J'allais souvent le voir, on passait l'après-midi ensemble, il me racontait ses dernières inventions ou alors nous lisions des poèmes de Blake, des poèmes de Swedenborg en allemand, des poèmes de Johannes Becher, un poète expressionniste. Xul Solar était un homme de génie, sans doute. Lorsque j'ai reçu mon premier salaire, ou l'un de mes premiers salaires, 300 pesos, j'ai pensé : « *Je peux faire comme font les gens riches, je peux lui acheter un tableau* », un tableau de Xul Solar que j'aimais bien. Et je lui ai dit : « *Je vais acheter ce tableau, il coûte combien ?* ». « *Il coûte 100 pesos, mais je vais vous faire un prix d'ami, 50 pesos* ». Et en guise de supplément, il m'en a donné un autre, beaucoup plus grand (...).

11 HAC : Avec Xul Solar vous parliez de philosophie, de Nietzsche, de Heidegger ?

12 JLB (*avec emportement*) : Non, de Nietzsche, non, non, il n'aimait pas Nietzsche ! Ni Heidegger. Non, lui, il parlait de Blake et de Swedenborg, d'esprit mystique plutôt, non, je ne crois pas que... (*brève pause*).

13 HAC : Et vous alors ?

14 JLB : Non, je ne sais rien [6].

15 HAC : J'ai cru comprendre que vous n'avez pas une bonne opinion de Heidegger.

16 JLB : Disons que quelqu'un dont la philosophie est fondée sur un jeu de mots comme *Sein* et *Dasein* ne m'inspire pas beaucoup de respect, Hegel non plus. Mais je me suis servi de l'allemand pour lire Schopenhauer, je l'ai lu en allemand, j'ai appris tout seul l'allemand (...)

17 HAC : Schopenhauer a beaucoup influencé Nietzsche...

18 JLB (*interrompant*) : Oui, mais il est très supérieur à Nietzsche, bien entendu, et en plus, Nietzsche a écrit d'autres choses, le Zarathoustra c'est horrible, vraiment ! Vous ne trouvez pas ?

19 HAC : Et la conception poétique de l'œuvre ne vous a pas plu ?

20 JLB : C'est une horreur. C'est d'une laideur ! Que peut-on espérer d'un livre qui s'en vient en vous disant *also sprach Zarathushtra* ! Eh bien, il aurait mieux faire de se taire. Nietzsche s'est proposé d'écrire un livre sacré, c'est pourquoi il l'a fait de cette manière si artificielle, ce lion qui rit, cet aigle... Je crois que j'ai lu tous les livres de Nietzsche, je crois que Nietzsche ne doit pas être jugé sur ce livre, si vous prenez les livres des aphorismes, des paragraphes brefs, ils sont très bons (...).

Deuxième rencontre

21 JLB : Je voulais vous demander un service !

(On n'entend plus car Borges me demande de l'accompagner à la bibliothèque qui est devant nous, il m'indique de tête l'emplacement d'un livre dont il a besoin. Après le lui avoir remis, nous revenons vers les fauteuils où nous nous trouvions)

22 JLB : Ce livre je dois le prendre demain avec moi, comme je ne vois pas, j'ai du mal à le trouver. Vous vivez loin ?

23 HAC : Dans le quartier de Caballito.

24 JLB : Ah oui, vous m'aviez dit.

(*Nous nous asseyons sur les fauteuils situés face au balcon qui donne rue Maipú*)

25 HAC : Un autre penseur qui doit vous intéresser c'est Héraclite.

26 JLB : Bien sûr ! Oui, j'ai lu des fragments.

27 HAC : On peut le situer aussi dans ce qu'on pourrait appeler la tradition panthéiste.

28 JLB : Je crois que oui, oui, il pensait que *tout est feu*.

29 HAC : Tout est feu *et* bien et mal sont tout un.

30 JLB : Le chemin qui monte et le chemin qui descend.

31 HAC : Il avait trouvé cette façon de s'exprimer, c'est un penseur qui produit une sensation particulière chez celui qui le lit.

32 JLB : En plus, comme dit Bertrand Russel, on le connaît à travers ses critiques, non ? Je veux dire d'Aristote et d'autres encore.

33 HAC : C'est vrai, on le connaît à travers ses commentateurs.

34 JLB : C'est le cas de beaucoup d'autres penseurs grecs, non ?

35 HAC : En grande partie grâce au travail d'Aristote.

36 JLB : Oui, je crois que oui, je crois que cette phrase *panta rei*, tout s'écoule, c'est comme un résumé d'Aristote, cela ne figure pas dans le texte d'Héraclite, mais peu importe, c'est bien.

37 HAC : Justement j'ai écrit un poème qui a ce nom, je peux vous le lire si vous voulez.

38 JLB : Mais bien sûr, voyons ça !

39 HAC : Dans l'animation de tous les êtres
Et des choses toutes :
La rivière insoumise renaît une et mille fois.

40 JLB (*à voix basse*) : C'est bien.

41 HAC : La mer s'engloutit dans ses eaux
Et parcourt le temps infini
Qui est tonnerre et distance,
Et tout s'écoule et s'écoule, généreux et nouveau,
Fugace et senti, comme l'oublieuse mémoire
Des lutins et de la nuit
Qui à chaque insomnie, dans sa hâte marine
Voit revenir la marée au cœur des jours
Fugitive comme les ombres
Que dilue la lune.

42 JLB : C'est… Quel beau poème !

43 HAC : C'est un poème pour lequel j'ai une affection particulière à cause d'Héraclite.

44 JLB : Moi aussi, on l'appelait Héraclite l'Obscur, Héraclite d'Éphèse. Pouvez-vous le relire ?
(*Je relis le poème et à chaque vers Borges ajoute des brefs oui, jusqu'au vers : « Qui à chaque insomnie, dans sa hâte marine », il interrompt*)

45 JLB : Le mot *lutins* ne me plaît pas.

46 HAC : Je ne l'aime pas non plus, mais je ne sais pas encore comment le remplacer.

47 JLB : Il faudrait chercher un autre mot.

48 HAC : Oui, c'est ça le problème, lutins appartient à un autre contexte.

49 JLB : Complètement différent, oui, cela casse l'unité du poème, c'est comme si vous aviez mis, je ne sais pas, c'est quasiment comme si vous aviez mis, disons… *les téléphones*, ou quelque chose comme cela.

50 HAC : Oui, mais je ne l'ai pas encore enlevé du poème parce que je ne trouve pas ce qu'il faut, ce qui pourrait maintenir la musicalité et me donner le mot juste.

51 JLB : Oui, ce qui est sûr c'est que *lutins* n'est pas ce mot. Je l'ai senti dès la première lecture et à la deuxième aussi, alors si vous le sentez…

52 HAC : Oui, j'en ai parlé avec des gens qui m'ont dit que c'était passable, que ça allait…

53 JLB : Les choses ne doivent pas être passables. Dans un poème bref les choses ne doivent pas être passables.

54 HAC : Bien sûr. J'ai pensé à des êtres de l'antiquité, des êtres mythologiques, à beaucoup de mots et de choses, mais je n'ai pas trouvé ce qui serait juste, indiqué…

55 JLB : Oui, parce que *anges* ça n'irait pas.

56 HAC : Non, ça n'irait pas.

57 JLB : *Esprits* non plus, *spectres* non plus…

58 HAC : Non, et sans doute qu'il faut un mot à deux syllabes.

59 JLB : *Elfes* non plus, non, non, ils ont tous des connotations différentes.

60 HAC : Et satires non plus.

61 JLB : Mais non !

62 HAC : On dirait qu'on ne peut pas…

63 JLB : Voyons, attendez (*il réfléchit*), voyons, c'était comment le vers ? (*Pressé*)
(*Je reprends à partir de « Et parcourt le temps infini » jusqu'au vers problématique*)

64 JLB : Et Des morts et de la nuit ?

65 HAC : Ah ! Le poème gagne beaucoup avec ce mot, je vous serais reconnaissant !

66 JLB : Mais il faudrait mettre de, Des morts et de[7] la nuit, parce que : Des morts et la nuit, ça ne va pas. Des morts et de la nuit, si.
(*Il continue à répéter le vers à voix basse*)

67 HAC : Je vous remercie beaucoup, c'était un problème.

68 JLB : Oui, parce qu'on ne sait pas. En tous cas, il vaut mieux *morts* que *lutins*.

69 HAC : C'est un début, on peut le laisser comme ça pour le moment, oui, bien sûr que oui.
(*Je tente de relire le poème à partir du vers corrigé mais je m'embrouille et je ne peux plus me rappeler le poème correctement. Borges demande alors une lecture intégrale, je ne peux pas, la mémoire me fait entièrement défaut*)

70 JLB (*étonné*) : Mais vous n'avez pas le texte !

71 HAC : Si, je l'ai apporté, mais là je récitais par cœur, je vais le chercher.
(*J'ai laissé mes affaires sur une chaise, je vais chercher le poème et fais ensuite une lecture correcte à partir du vers : « Et tout s'écoule et s'écoule, généreux et nouveau »*)

72 JLB : C'est bien, oui [8].

73 HAC : C'est autre chose. C'est comme vous dites, la poésie s'écrit et on ne sait pas où ça va nous mener (…). Vous savez, quand vous parliez tout à l'heure avec ces jeunes qui

sont venus vous voir (je fais référence aux étudiants qui sont venus le matin voir Borges pour lui poser quelques questions), et que j'ai entendu ce que vous avez dit sur la métaphore, ce que disait Lugones [9], je me suis rappelé une de vos phrases où vous dites que Jésus a été le plus grand poète de l'histoire, parce qu'il parlait avec des métaphores.

74 JLB : Oui, c'est évident, les paraboles…

75 HAC : Les paraboles sont des miracles.

76 JLB : Blake pensait cela, bien sûr.

77 HAC : Et Blake a été un poète halluciné.

78 JLB : Bien sûr que oui (*il fait une pause*). Vous avez un stylo ?

79 HAC : Non.

80 JLB : Pourriez-vous lui demander un stylo…

81 HAC : Il n'y a personne ici…

82 JLB : Non, mais vous n'avez qu'à ouvrir la porte de la cuisine et vous l'appelez, son nom c'est Fanny.
(*Je suis les indications de Borges, je frappe doucement à la porte et j'appelle Fanny à voix basse*)

83 JLB (*parlant fort*) : Non ! Non, il faut ouvrir et crier ! Mais enfin, elle est sourde !

84 HAC : Ah bon ! Fanny ! (*Cette fois-ci en criant*).

85 JLB : Elle est peut-être au balcon ?

86 Fanny *(elle arrive par un autre endroit, venant probablement du couloir qui mène aux chambres)* : Oui, monsieur *(à Borges).*

87 HAC : Fanny ! *(Je continue à l'appeler par automatisme).*

88 F : Oui, ici… (*À moi*).

89 JLB : Un stylo, un stylo…

90 F : Hein ? (*Elle n'entend pas*).

91 JLB : Un stylo…

92 HAC *(à Borges)* : Vous avez besoin de papier ?

93 JLB : Non (*il prend le livre*), c'est pour noter ici.

94 (*Fanny me donne un stylo*).

95 JLB : Mettez-le là (*il ouvre le livre à la fin*). Mettez des points de suspension.

96 HAC : Au début ou à la fin du livre ?

97 JLB : A la fin, c'est pareil, vous me direz après où ça se trouve, mettez des points de suspension et notez : *Il s'enrôla sur un baleinier qui partit de Nantucket*, c'est un port je crois. (*Il répète pour lui-même* : Il s'enrôla sur un baleinier…)

98 HAC : Voilà, c'est là *(je lui rends le livre avec les notes).*

99 JLB : Mais où !

100 HAC : A la fin, j'y ai laissé le stylo…

101 JLB : Oui, je sais. Mais où est-ce marqué ? (*Inquiet du sort de ce qu'il a dicté*).

102 HAC : Juste à l'endroit où le livre se termine, sur la page blanche qui fait face à la quatrième de couverture, ici…
(*Je porte sa main jusqu'à l'endroit indiqué, voyant bien qu'il est toujours aussi anxieux*)

103 JLB (*en palpant*) : Vous dites ici ?

104 HAC : Oui.

105 JLB : Merci. (...)

106 HAC : Ce que vous racontez, on dirait un rêve...

107 JLB : Oui, c'est comme un rêve, et c'est un autre rêve, bien sûr, tous les pays, chaque pays est un rêve, mais c'est un rêve complètement différent, non ?

108 HAC : Justement, on vient de publier un de vos livres en collaboration avec María Kodama [10] à propos de voyages.

109 JLB : Oui, mais dans ce livre, ce qui était important c'était les collages, et ils les ont détruits, ils en ont fait n'importe quoi.

110 HAC : A l'impression ?

111 JLB : Les photographies ne sont pas particulièrement bonnes, elles sont organisées en collage. Ils ont détruit tout cela et ils ont publié des photos détachées, tout cela est mal conçu (...). Le titre non plus ne va pas. Ça aurait dû être : *Jorge Luis Borges – María Kodama : Atlas*, et ensuite : *Photocollages de María Kodama*. Au lieu de cela, ils ont mis mon nom et ensuite : *avec la collaboration de María Kodama*, on ne sait pas s'il s'agit du texte ou de la photographie. Tout a été fait n'importe comment. Je ne sais pas comment ce livre peut se vendre autant... A vrai dire non, fort heureusement il est très cher.

112 HAC : Je ne peux rien dire parce que jusqu'à présent je ne l'ai vu que dans une vitrine.

113 JLB : Ce n'est pas la peine de vous le procurer ! J'espère qu'ils vont retirer l'édition. C'est trop absurde, ils demandent huit mille pesos.

114 HAC : C'est beaucoup d'argent.

115 JLB : C'est vraiment beaucoup d'argent ! (*Il sort quelques dollars d'une des poches de son veston*). Dites-moi, il y a combien là ? (*Il me montre les billets*).

116 HAC *(je compte l'argent)* : Vous avez là onze dollars. Et au taux de change d'aujourd'hui *(j'hésite)*, je crois que le dollar est à deux pesos soixante, ça doit faire dans les trois mille pesos...

117 JLB : Vous pouvez m'accompagner les changer, mais peut-être qu'on ne peut pas un samedi ?

118 HAC : A cette heure-ci je ne crois pas.

119 JLB : Alors j'irai les changer lundi prochain.

120 HAC : Si vous voulez, je peux venir lundi matin et je vous accompagne.

121 JLB : D'accord, où est-ce que je les mets (*pour lui-même*). Je les mets dans cette poche.

122 HAC : Le matin, ou si vous préférez l'après-midi.

123 JLB : Non, c'est mieux le matin, c'est plus facile. Disons le matin, d'accord ? Bien, je dois vous laisser maintenant.

124 HAC : Vous allez déjeuner ?

125 JLB : Déjeuner non, mais je ne me sens pas bien, je vais prendre une soupe et aller me coucher. J'ai pris un médicament hier soir et j'ai passé toute la nuit en état de veille et ces personnes qui sont venues ce matin m'ont fatigué.

126 HAC : Voulez-vous que j'appelle Fanny, ou que je vous conduise à la cuisine *(dis-je, naïf)* ?

127 JLB (*offusqué*) : Mais que voulez-vous que je fasse à la cuisine !

128 HAC (*intimidé*): Pour la soupe.

129 JLB : Non, on va me l'apporter ici.

130 HAC : J'appelle Fanny et je reviens dans une seconde.

131 JLB : C'est dans ce livre n'est-ce pas ? (*Borges se souvient des notes prises*).

132 HAC : Oui, oui, c'est là (*je palpe le papier*).
(*Je parle avec Fanny qui vient dans la salle*)

133 HAC : Bien, Borges, c'est un plaisir de vous avoir revu, je reviens donc lundi.

134 JLB : Oui, oui, bien sûr…

135 F (*inquiète de perdre quelque chose qui lui appartient*) : Eh ! Et le stylo ? (*À moi*).

136 HAC : Euh… je l'ai donné à Borges.

137 JLB : Je ne sais pas où il est.
(*Fanny observe la situation*)

138 HAC (*avec incertitude*) : Je ne sais pas non plus… Ah ! Le voilà ! (*Je suis heureux de le retrouver*)

139 F : C'est parfait, merci (elle semble soulagée).

140 HAC : Je reviens lundi pour vous accompagner. Au-revoir Borges.

141 JLB : Au-revoir.
(*On entend de brèves phrases d'une discussion sans doute quotidienne*)

142 JLB : Je veux aller me reposer…

NOTES

1. *Camino a Babel. Conversaciones con Borges y otros textos sobre literatura* (Buenos Aires, Col. Letras del Maíz, Álvarez Castillo Editor, réed. 2009). Fragments traduits de l'espagnol par Antonia García C. Les rencontres dont il est question ont eu lieu en 1984 et en 1985. Concernant l'œuvre littéraire d'Álvarez Castillo on peut aussi consulter http://www.opusalvarezcastillo.com.ar

2. On peut également se reporter aux entretiens disponibles et audibles en français : *Jorge Luis Borges. La Bibliothèque Infinie. Entretien avec Jean Daive*. Les grandes heures. INA / Radio France (CD, distribué par Harmonia Mundi, 2005).

3. L'expression prend sens dans le cadre du fragment manquant : les deux hommes prennent l'ascenseur et – pendant la descente – Borges fait allusion au fait qu'il dort mal, ce qui donne lieu à des considérations sur les cauchemars.

4. Centenaire de la République Argentine. Ce qu'on commémore plus précisément c'est la « révolution de mai » (1810-1910) qui marque le début du processus menant à l'Indépendance.

5. Peintre argentin (1887-1963).

6. NdA. Cette transcription de voix entrecroisées renvoie à la parodie de Borges présentée toutes les semaines par le comique Mario Sapag, qui imitait des expressions caractéristiques de l'auteur. Ces présentations à la télévision caractérisaient les réponses qui accentuaient la *modestie* de

Borges avec des phrases comme celle de ce dialogue ou la très célèbre « *Excusez mon ignorance* » et d'autres jeux borgiens. Une des plaisanteries récurrentes c'était la question que posait l'acteur lorsqu'on lui demandait son opinion sur des figures aussi ou plus populaires que Borges lui-même, par exemple, Maradona. Dans de telles circonstances, Sapag pouvait demander, avec la plus grande naïveté, si Maradona était contemporain de Kant.

7. NdT. Dans la version originale du poème, ce deuxième « de » est absent. Là où nous avons traduit par « Des lutins et de la nuit », il est écrit « *De los duendes y la noche* » (et non pas « *de la noche* »). L'espagnol admet la répétition et l'omission de la préposition « de ». Ce deuxième cas étant le plus fréquemment utilisé.

8. Il existe ici une note de l'auteur qui reproduit intégralement la version finale du poème « *Panta Rei* », dédicacé à Borges, édité dans le recueil *Amatista* : « l'oublieuse mémoire » devient « la sacrée mémoire » ; les « morts » suggérés par Borges deviennent les « astres » ; le « de » (la nuit) souligné par Borges a bien été préservé. Ce poème peut être lu en espagnol sur la page internet de l'auteur (voir note 1).

9. Poète, essayiste, journaliste et homme politique argentin (1874-1938).

10. Ecrivain et traductrice argentine. Elle travaille avec Borges à partir de 1975 et devient son épouse en 1986. Elle est actuellement présidente de la *Fundación Internacional Jorge Luis Borges* (Buenos Aires).

INDEX

Mots-clés : Argentine, Borges, littérature, poésie, Regards sur l'entre-deux

AUTEURS

JORGE LUIS BORGES

Jorge Luis BORGES, écrivain et poète argentin (1899-1986). Parmi ses œuvres : *Ferveur de Buenos Aires* (1923), *Histoire universelle de l'infamie* (1935), *Fictions* (1944), *L'Aleph* (1949), *L'Autre, Le Même* (1964), *Eloge de l'ombre* (1969), *Histoire de la Nuit* (1977), *Le Chiffre* (1981), *Les Conjurés* (1984)

HÉCTOR ÁLVAREZ CASTILLO

Héctor ÁLVAREZ CASTILLO, éditeur, écrivain et poète argentin, né en 1961. Il a notamment publié : *Amatista* (1985), *El faro de la tempestad y otros poemas* (1991), *Camino a Babel. Conversaciones con Borges y otros textos sobre literatura* (2004), *Metamorfosis* (2005)